

antiDATA

la désobéissance numérique
art et hacktivismisme technocritique

Jean-Paul Fourmentaux

les presses du réel

cyberespace constitue un nouveau milieu de vie nomade, hors de tout contrôle hiérarchisé et marchandisé, un territoire de création tout autant que d'activisme médiatique⁴. Ses inventeurs y voient en effet la promesse d'un médium et d'un média autonomes et alternatifs, susceptibles d'échapper à la dépendance des monopoles d'État – à l'inverse de la poste, du télégraphe ou du téléphone et des autres grands médias tels que la presse, la radio et la télévision.

Mais un demi-siècle après sa création, Internet semble désormais sous l'emprise de quelques grandes firmes privées américaines – les plus connues étant les GAFAM – qui tirent l'essentiel de leurs profits et revenus de l'exploitation des profils et des données de leurs usagers. L'acronyme GAFAM désigne cinq des plus puissantes entreprises du monde du numérique occidental, à savoir Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft. Ces entreprises, fondées entre le dernier quart du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle, également nommées les Big Five, ou encore « The Five », possèdent désormais une influence et un pouvoir économique considérables, parfois supérieurs à un État. Volontiers plébiscitées pour leurs prétendues vertus démocratiques, elles n'en sont pas moins la cible de critiques et de procédures judiciaires récurrentes, contre leur position ultra-dominante, leur exploitation abusive des données personnelles, ou leur politique d'évasion ou d'optimisation fiscale. Mais les États eux-mêmes ont pour la plupart choisi de collaborer étroitement avec ces entreprises, afin de pouvoir exploiter à leur tour, mais cette fois à des fins de contrôle social, les données personnelles constituant la matière première sur laquelle les GAFAM ont basé leur empire. On saisit mieux alors en quoi les données massives (big data) récoltées par les plateformes Internet peuvent intéresser les gouvernements. Comme l'ont révélé les lanceurs

4. Cf. Fred Turner, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture*, Paris, C&F Éditions, 2012. Fred Turner, dont les idées ont été reprises et introduites en France par Dominique Cardon, *La Démocratie Internet*, Paris, Le Seuil, coll. La République des Idées, 2010.

d'alerte, la marchandisation du réseau Internet se conjugue peu à peu à sa transformation en infrastructure de contrôle et de surveillance par les États et les géants du Web. Dans le courant des années 2000, Internet semble s'être ainsi doublement recentralisé.

D'une part, la surveillance devenue la marque de fabrique de nos sociétés disciplinaires⁵ y règne désormais en maître absolu. Internet est devenu l'un des plus puissants instruments par lequel les institutions du pouvoir exercent aujourd'hui leurs stratégies de vigilance et de contrôle social. Sur le réseau, tous les faits et gestes des internautes composent des ressources à surveiller, enregistrer, filtrer, analyser. En ce sens, la catastrophe d'Internet – « l'accident » disait Paul Virilio – est sans doute d'accroître la surveillance de masse des citoyens. Depuis la Loi renseignement (promulguée en France le 25 juillet 2015⁶), il est par exemple possible aux enquêteurs, sans l'autorisation préalable d'un juge, de mettre les Français sur écoute sur simple décision du Premier ministre. L'objectif de détection automatique de comportements suspects autorise l'implémentation d'un logiciel espion capable de suivre et d'enregistrer en temps réel toute l'activité informatique et les navigations Web d'un individu : il suffit pour cela d'installer cette « boîte noire algorithmique » directement chez les opérateurs télécoms, les fournisseurs d'accès à Internet et les hébergeurs de sites Web. Sont ainsi captés tous les échanges ou historiques de navigation sur Google, Facebook, Skype, WhatsApp, etc. On attend en outre de ces plateformes qu'elles collaborent en détectant elles-mêmes, par traitement automatique, toute succession suspecte de données de connexion. Le sémiologue et journaliste Ignacio Ramonet a bien décrit et analysé les effets et conséquences de cette alliance sans

5. Cf. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

6. Cf. loi organique n° 2015-911 du 24 juillet 2015 relative à la nomination du président de la Commission nationale de contrôle des techniques de renseignement, et loi n° 2015-912 du 24 juillet 2015 relative au renseignement : *Journal officiel* du 26 juillet 2015, <https://www.legifrance.gouv.fr>.

précédent entre État, appareil militaire, sécurité et industries du Web, produisant ce qu'il nomme un *Empire de la surveillance*, dont l'objectif, qu'il juge très concret et très clair, lui semble être de mettre Internet, tout Internet, et tous les internautes, sur écoute. La généralisation de l'accès à Internet ayant procuré aux gouvernements une capacité inégalée de surveiller leurs concitoyens.

Ce renforcement sans précédent de la prépotence de l'État et cette large privatisation de l'espionnage sont en train de créer, en démocratie, une nouvelle entité politique – l'État de surveillance – face à la puissance de laquelle le citoyen se sent de plus en plus désarmé, désemparé⁷.

De surcroît, l'émergence d'une guerre asymétrique contre le terrorisme identifié (djihadisme, Al-Qaïda, Daesh) et ses « cellules dormantes », ou le risque d'irruption de « loups solitaires », justifient aujourd'hui un recours massif et permanent aux techniques militaires de la surveillance de tous les espaces urbains et domestiques (rues, gares, métro, aéroports, supermarchés et bureaux au centre ou en banlieue des villes). *Patriot act* aux États-Unis, *Terrorism act* au Royaume-Uni, Loi du renseignement en France⁸, *Ley de Seguridad Ciudadana* en Espagne, les légalisations de la surveillance de masse se sont en effet multipliées. L'expression sur Internet d'une simple intention de commettre un acte déviant pouvant désormais conduire, au cœur même des États démocratiques, à la poursuite et à l'arrestation des internautes. Largement automatisé, ce renseignement technologique surpasse et équipe désormais le renseignement et la surveillance institutionnelle. Parmi les technologies mobilisées, celle de la reconnaissance faciale gagne du terrain, le plus souvent à l'insu des citoyens (caméras, drones, fichages dans des bases de données biométriques) et complète le

7. Cf. Ignacio Ramonet, *L'Empire de la surveillance*, op. cit., p. 86.

8. France, article 221-5-1 du Code pénal, 10 mars 2004.

relevé des usages de la toile ou du téléphone ainsi que des nombreuses cartes désormais équipées de puces RFID.

D'autre part, les internautes sont devenus eux-mêmes largement dépendants des applications que promeuvent les plateformes, qu'ils contribuent volontiers à nourrir et à enrichir de leurs données personnelles. Dans ce contexte, comme l'a souligné l'ingénieur et chercheur Vinton Cerf, pionnier d'Internet et co-inventeur avec son collègue Bob Kahn du protocole TCP/IP, « la vie privée devient une anomalie⁹ ». Si des entreprises comme Facebook et Google n'ont à proprement parler rien à vendre à leurs internautes, c'est bien parce que ce sont ces derniers qui constituent leur monnaie d'échange, notamment auprès des publicitaires et annonceurs, mais désormais également auprès des gouvernements. Le phénomène est paradoxal : tout en étant largement conscients des dérives et même des risques d'une fuite incontrôlée et d'une exploitation sans bornes de leurs données, les internautes acceptent les conditions d'utilisation toujours plus invasives des applications qu'ils utilisent. Ils se sont peu à peu résignés à renoncer à leur intimité. Bien sûr, il y a des résistances, mais ce qui, dans ce contexte, motive ces résistances est davantage le désir et non le devoir. Or, comme le souligne le juriste Bernard Harcourt, le désir est précisément ce qui a été happé et confisqué par les plateformes 2.0. Celles-ci, sous couvert de renforcer les liens sociaux, promeuvent une société de la sur-exposition de soi et de l'autosurveillance des internautes. Il en résulte une confiscation de l'autonomie et du libre arbitre, dont

9. La phrase exacte prononcée en 2013 par Vinton Cerf (*Internet chief evangelist*) chez Google, lors d'une conférence de la Federal Trade Union, est « la vie privée peut effectivement être une anomalie » : <https://www.theverge.com/2013/11/20/5125922/vint-cerf-google-internet-evangelist-says-privacy-may-be-anomaly>. Sur les coulisses de l'hégémonie de Google, voir notamment Ippolita, *La Face cachée de Google*, Paris, Manuels Payot, 2008. Barbara Cassin, *Google moi. La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel, 2007.

la félicité repose aussi sur une sorte de « soumission volontaire¹⁰ ». C'est l'hypothèse formulée par Harcourt, qui voit dans cette « société d'exposition » un stade et une forme renouvelés de soumission du peuple. La « société du spectacle » décrite et pourfendue par l'écrivain Guy Debord instaurait le règne du fétichisme de la marchandise. Figurant le stade achevé de l'idéologie capitaliste, celle-ci aurait envahi l'ensemble de l'espace social et fait de l'individu un simple consommateur, dépossédé de toute force de production, réduit à la passivité, prisonnier d'une existence illusoire. Information, propagande, publicité, divertissement, etc. : « toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation » (un pseudo-monde, objet de la seule contemplation) qui amoindrit l'existence, lui retire sa valeur. Il en résultait selon Guy Debord une société irréelle, fondée sur l'incessant déploiement de la rationalité technique, organisée sur le mode unique de l'apparence et de la tromperie, lieu du regard abusé et de la fausse conscience aliénant l'individu et son libre arbitre. Le philosophe Michel Foucault avait quant à lui éclairé un autre aspect de cette aliénation, basé sur ce qu'il nomma les « sociétés disciplinaires ». Apparues au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, succédant aux sociétés de souveraineté, celles-ci auraient atteint leur apogée au début du XX^e siècle. Elles se caractérisent cette fois par la multiplication des lieux d'enfermement : la figure de la prison étant étendue à d'autres institutions « carcérales » telles que la famille, l'école, la caserne, l'usine, l'hôpital. Opérant dans la durée d'un système clos, elles ont en commun de concentrer et d'ordonner les espaces, les corps et les esprits. En déclin cependant à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, ces dernières auraient peu à peu été transformées en ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari, prolongeant les thèses de William Burroughs et de Paul Virilio, ont décrit comme

10. Voir Bernard E. Harcourt, *La Société d'exposition*, Paris, Seuil, 2020.

des « sociétés de contrôle » à l'air libre. Des sociétés d'autocontrôle aussi, déjà basées sur les technologies de la statistique et de l'informatique, dont les modulations agissent comme des métastases, se propageant insidieusement, parfois sous des airs de libération, au cœur des pratiques et des relations interindividuelles, en instaurant la rivalité et la mise en concurrence entre les êtres¹¹.

Le langage numérique du contrôle est fait de chiffres, qui marquent l'accès à l'information, ou le rejet. On ne se trouve plus devant le couple masse-individu. Les individus sont devenus des « individuels », et les masses, des échantillons, des données, des marchés ou des « banques » au service des entreprises qui ne cessent d'introduire une rivalité inexpiable comme saine émulation, excellente motivation qui oppose les individus entre eux et traverse chacun, le divisant en lui-même¹².

Le marketing numérique, passant ainsi du mot d'ordre au mot de passe, deviendrait le principal instrument du contrôle social ? Plus qu'une opposition ou que la simple succession de régimes incompatibles, on serait en effet tenté de voir dans la description de ces différents régimes de sociétés (spectacle-surveillance-contrôle-exposition) une progression continue, voire la superposition de dispositifs sociotechniques qui désormais cohabitent toujours davantage. À chaque société ses machines, mais aussi, déjà, leurs possibles défaillances.

11. Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Éd. Buchet-Chastel, 1967 ; Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, op. cit. ; Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », in *Pourparlers, 1972-1990*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990 ; Félix Guattari, « Vers une ère post-media », *Terminal*, n° 51, octobre-novembre 1990, p. 43 ; Jean-Paul Fourmentraux (dir.), *L'Ère post-média. Humanités digitales et cultures numériques*, Paris, Hermann, 2012.

12. Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *L'Autre Journal*, n° 1, mai 1990, repris dans *Pourparlers*, op. cit.

Les vieilles sociétés de souveraineté maniaient des machines simples, leviers, poulies, horloges; mais les sociétés disciplinaires récentes avaient pour équipement des machines énergétiques, avec le danger passif de l'entropie, et le danger actif du sabotage; les sociétés de contrôle opèrent par machines de troisième espèce, machines informatiques et ordinateurs dont le danger passif est le brouillage, et l'actif, le piratage et l'introduction de virus¹³.

La question désormais cruciale de la «gestion» des identités numériques est à cet égard prise en porte-à-faux: entre, d'un côté, l'invention par les citoyens-internautes de nouvelles modalités d'expression et de revendications identitaires, individuelles et collectives, susceptibles de renforcer le lien social et l'existence démocratique et, d'un autre, la propension toujours plus vive de contrôle des identités à des fins économiques et politiques, via la captation et la fidélisation des profils de consommateurs, toujours plus exposés aux offres de services et de biens dématérialisés, quand il ne s'agit pas de finalités plus autoritaires et parfois même répressives de contrôle et de surveillance des comportements numériques jugés délinquants ou déviants. À cet égard, l'espace utopiste qui a marqué les débuts de l'histoire du réseau – en faveur de la liberté d'expression et de circulation des idées et des identités, lorsque la revendication d'anonymat et l'usage d'avatars étaient des principes non discriminants de l'être en ligne – semble désormais mis à mal¹⁴.

La nouvelle société d'exposition que promeuvent les GAFAM serait donc marquée par la servitude volontaire de ses citoyens, victimes consentantes de la séduction qu'exercent sur eux les technologies et applications numériques. La communication sur les réseaux sociaux fonctionnant essentiellement de façon quantitative et

13. *Ibid.*

14. Jean-Paul Fourmentraux (dir.), *Identités numériques. Expressions et traçabilités*, Paris, CNRS Éditions (Les essentiels d'Hermès), 2015.

binaire par l'expression du plaisir ou du déplaisir – j'aime, je n'aime pas, je «like» ou je rejette, etc. – leur moteur relationnel devient celui de la séduction à tout prix. Par-dessus tout, il s'agit de plaire, même si c'est au détriment de sa vie privée et intime. Pour cela les internautes se montrent prêts à dévoiler toute leur existence en ligne, à publier tout ce qui est susceptible d'améliorer leur image et d'accroître leur réseau de relations. Mais ces fantômes de soi, ces autres numériques que les internautes ne cessent de chérir et d'enrichir, et qu'ils croient pouvoir parfaitement maîtriser, peuvent aussi finir par leur échapper. Ils croient maîtriser leur identité virtuelle, mais les réseaux offrent une image sensiblement différente de celle qu'ils pensent donner d'eux-mêmes. Car la gestion des profils et la maîtrise des données ne relèvent pas uniquement de la volonté des internautes. Une fois en ligne, ils se trouvent au contraire largement dépossédés de leurs existences numériques qu'ils ont accepté de dévoiler et de céder aux plateformes, le plus souvent hâtivement, si ce n'est inconsciemment. En outre, ce moi virtuel est également composé de l'ensemble des «traces» que laissent leurs usages d'Internet et des réseaux sociaux, constituant un double numérique qui peut même s'avérer plus fiable que le moi analogique.

Alors même que les GAFAM n'ont cessé de collecter et d'exploiter les données et métadonnées que produisent les internautes, volontairement et malgré eux, il semble que même la prise de conscience et la connaissance partagée des dérives de cette instrumentalisation de l'intimité ne suffisent pas à freiner les internautes. Faut-il y voir une fatalité? Un désinvestissement et un désintérêt pour la vie privée? Pas nécessairement. Pour autant, de cette prise de conscience, pourrait naître un sentiment d'impuissance, d'autant qu'il peut s'avérer difficile parfois de revenir en arrière et de reprendre la main¹⁵.

15. Il existe désormais des sociétés qui, ayant flairé là un nouveau marché lucratif, proposent d'«effacer» certaines de vos données. Mais le service, très onéreux, n'est pas à la portée de tous. Les data sont devenues des

1. TREVOR PAGLEN RENVERSER LA MACHINE PANOPTIQUE

Je voudrais suggérer ici une autre manière d'avancer vers une nouvelle économie des relations de pouvoir, qui soit à la fois plus empirique, plus directement reliée à notre situation présente, et qui implique davantage de rapports entre la théorie et la pratique. Ce nouveau mode d'investigation consiste à prendre les formes de résistance aux différents types de pouvoir comme point de départ. Ou, pour utiliser une autre métaphore, il consiste à utiliser cette résistance comme un catalyseur chimique qui permet de mettre en évidence les relations de pouvoir, de voir où elles s'inscrivent, de découvrir leurs points d'application et les méthodes qu'elles utilisent. Plutôt que d'analyser le pouvoir du point de vue de sa rationalité interne, il s'agit d'analyser les relations du pouvoir à travers l'affrontement des stratégies¹.

Depuis le début des années 2000, les travaux de Trevor Paglen questionnent les enjeux esthétiques et politiques des nouvelles technologies de l'image associées à la vision par ordinateur, aux algorithmes et à l'intelligence artificielle. Formé à la géographie expérimentale², l'artiste américain s'intéresse aux réseaux invisibles de la surveillance gouvernementale, à ses territoires et à la

1. Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001.
2. Diplômé des Beaux-Arts de Chicago (School of the Art Institute of Chicago, 2002), Trevor Paglen est également titulaire d'un doctorat en géographie de l'université de Californie à Berkeley (2008). Site Web de l'artiste : www.paglen.com.

David est neutre à 47% et fané à 26% ... Hank est apeuré...
John tient une batte de baseball... Sunny est une femme à 59,65%²⁰...

Le projet de Trevor Paglen nous alerte sur la faillibilité et sur les risques de cette instrumentalisation des images. Il rend visible la manière dont l'ordinateur « voit » et semble « comprendre » les humains. L'enjeu étant d'élucider la logique d'apprentissage qui conditionne, de façon sous-jacente, ces traitements et interprétations. Car l'IA ne se contente plus en effet de décrire ce qu'elle « voit », elle « évalue » et elle « juge », mais ces jugements ne sont en réalité que le reflet d'opinions et de préjugés humains implémentés dans la machine.

Si Sunny est femme à 59,65%, c'est parce que quelqu'un a décrété qu'il existait un être à 100% femme, mais qui est-ce ? Barbie ? Grace Jones ? Angela Merkel ? On s'aperçoit que le programme informatique reproduit un certain nombre de préjugés²¹.

Si les performances de l'intelligence artificielle demeurent encore limitées, Trevor Paglen nous invite à ne pas négliger pour autant ses progrès considérables. Car du fait de l'augmentation de la puissance de calcul des ordinateurs, du développement des algorithmes d'apprentissage et de l'extension d'Internet et des réseaux sociaux, l'IA se développe, avec notre propre consentement²².

20. Des extraits d'une captation du concert sont visibles au lien suivant : <https://www.wired.com/video/watch/the-unsettling-performance-that-showed-the-world-through-ai-s-eyes>.

21. Trevor Paglen, entretien avec Tanja Kühle, *Une vision du futur : l'art transgénique et l'intelligence artificielle*, op. cit.

22. Le juriste Bernard Harcourt a bien synthétisé les ressorts et dilemmes de cette « société d'exposition ». Cf. Bernard Harcourt, *La Société d'exposition*, Paris, Seuil, 2020.



3. Trevor Paglen, *Sight Machine*, 2017
Kronos Quartet, Vue de la performance, Pier 70, San Francisco, 14 janvier 2017

Afin d'en rendre compte, plusieurs titres musicaux interprétés durant le concert sont mis en résonance avec le traitement et les modèles interprétatifs de l'IA.

Par exemple, lorsque le Kronos Quartet joue la pièce *One Earth, One People, One Love* (2002) de Terry Riley, l'écran affiche une vision zénithale, depuis le ciel, à l'instar de l'application Google Earth : une image satellite qui zoome peu à peu vers la Terre durant l'exécution du morceau, pour donner à voir une série de maisons d'abord, puis un entrepôt particulier, celui-là même où a lieu le concert. « Une Terre, un peuple », prononce alors une voix désincarnée. Au public de prendre conscience de ce que la surveillance, dont il s'émeut, n'est plus alors localisée, visible et circonscrite aux

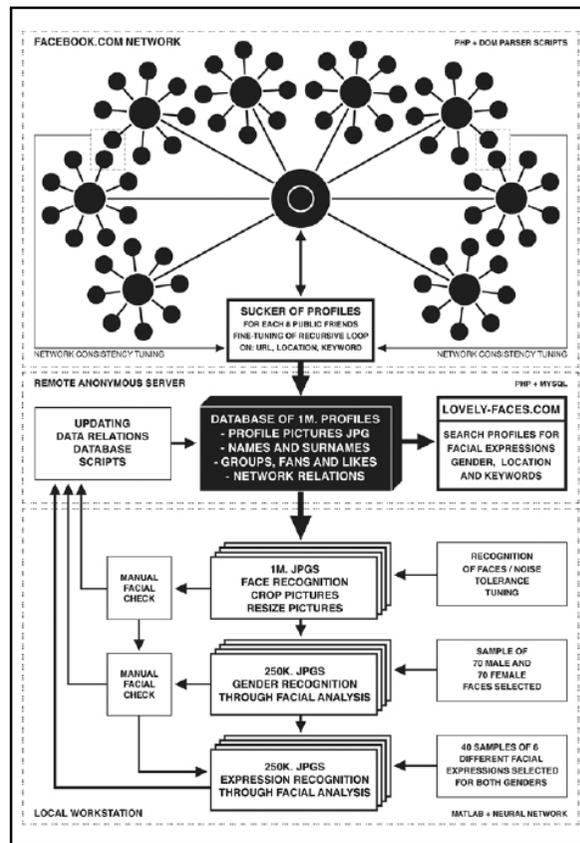


2. PAOLO CIRIO ÉCOLOGIE DE LA SOUS-VEILLANCE NUMÉRIQUE

L'économie de l'attention ne nous affecte pas, elle nous infecte, elle encrasse ces filtres subtils sans lesquels il n'est pas de discrimination saine entre les liens qui libèrent et ceux qui aliènent. Puisque leur monde est une pub, qui te vend de la réalité, puisqu'ils t'ont algorithmé jusqu'à l'amour, le jeu, le jouir, l'amitié. Puisqu'en te procurant, par la technologie, le pouvoir, ils t'ont retiré, en douce, la puissance¹.

L'ère numérique aurait fait basculer le capitalisme industriel dans un nouveau régime. C'est l'hypothèse du « capitalisme de plateforme » proposé par le philosophe Nick Srnicek² ou du « capitalisme de surveillance » que formulait il y a peu la sociologue et économiste Shoshana Zuboff³ et qui rejoignait ainsi une longue tradition critique de la surveillance médiatique. Depuis l'apparition d'Internet, de nombreux auteurs et activistes en ont fait leur terrain d'investigation. Pensons notamment aux défenseurs des libertés numériques, tels qu'en France l'autorité administrative indépendante CNIL ou

1. Alain Damasio, *Les Furtifs*, Marseille, La Volte, 2019. Paroles extraites de l'album *Entrer dans la couleur*, qui accompagne l'ouvrage, enregistré avec le guitariste Yan Péchin.
2. Nick Srnicek, *Capitalisme de plateforme: L'hégémonie de l'économie numérique*, Montréal, Lux éditeur, 2018.
3. Shoshana Zuboff, *The age of Surveillance capitalism: The Fight for a Human Future at the New frontier of Power*, New York, PublicAffairs, 2019.



9. Paolo Cirio, *Face to Facebook*, 2011

L'artiste lui-même indiquait en 2015 que l'œuvre *Face to Facebook* avait depuis son lancement comptabilisé plus de mille couvertures médiatiques dans le monde entier, onze menaces de procès, cinq menaces de mort et quelques lettres d'avocats du réseau social. Mais la crainte d'une trop grande résonance médiatique avait aussi limité pour partie les velléités de réels procès.

Street Ghosts: contrer les tyrannies de la visibilité

Depuis 2012, l'œuvre *Street Ghosts* prend pour cible l'application Google Street View et ses 9 caméras intrusives – nine Eyes – qui scannent visuellement et cartographient numériquement toute l'étendue du globe¹³. Paolo Cirio propose de détourner ces « portraits panoptiques » eux-mêmes souvent illégaux, même lorsqu'ils sont floutés par l'application afin de désamorcer les nombreuses plaintes émises par des particuliers à l'encontre de l'entreprise¹⁴. En témoignent certains instantanés saisis fortuitement par la Google Car et qui se sont par la suite avérés indiscrets et potentiellement compromettants: ouvriers de chantier en pause, mari se rendant chez sa maîtresse, ou entrant dans un sex-shop, par exemple.

Ces compagnies sont les pouvoirs totalitaires d'aujourd'hui, et leur pouvoir est hors de contrôle. C'est pourquoi il faut toujours les garder sous la surveillance du public. [...] Google n'a pas demandé l'autorisation pour s'approprier les images des villes et villages du monde, il n'a rien payé pour le faire. Il vend des

13. Cf. Paolo Cirio, *Street Ghosts*, 2012 - <http://streetghosts.net>.

14. Suite aux plaintes récurrentes de citoyens, allemands et suisses notamment, relatives à la protection de la vie privée, Google a pris désormais soin de flouter automatiquement les visages et les plaques d'immatriculation. Mais le système de reconnaissance faciale étant encore largement défaillant, il est très souvent possible de reconnaître quelqu'un (par l'identification de son visage, mais aussi de sa silhouette, de ses vêtements ou de sa coupe de cheveux).

3. JULIEN PREVIEUX « MORDRE LA MACHINE » / ESTHÉTIQUE DU SABOTAGE

L'expérience totalitaire du XX^e siècle a rendu sensible à une monstruosité inédite : celle du fonctionnaire zélé, de l'exécutant impeccable. Des *monstres d'obéissance*. Je parle ici de « seconde modernité », parce que la raison qui règle leur conduite n'est plus celle des droits et des valeurs, de l'universel et du sens. C'est la raison technicienne, efficace, productrice, utile. La raison de l'industrie et des masses, celle de l'administration et des bureaux. La raison gestionnaire, la rationalité froide, anonyme, glacée, impersonnelle, du calcul et de l'ordre. Il ne s'agit plus de l'ancienne utopie : écouter et suivre la voix de la raison universelle plutôt que de demeurer dans la servitude des instincts primitifs. Non, il s'agit de se faire automate.

Dans l'horizon de cette seconde modernité, l'opposition n'est plus celle de l'homme et de l'animal, mais de l'homme et de la machine.

Et soudain, c'est la désobéissance qui humanise¹.

Artiste du contre-emploi, Julien Prévioux s'est d'abord fait connaître par son projet de *Lettres de non-motivation* (2000-2007),

1. Frédéric Gros, *Désobéir*, Paris, Albin Michel/Flammarion, 2017, p. 35-36.

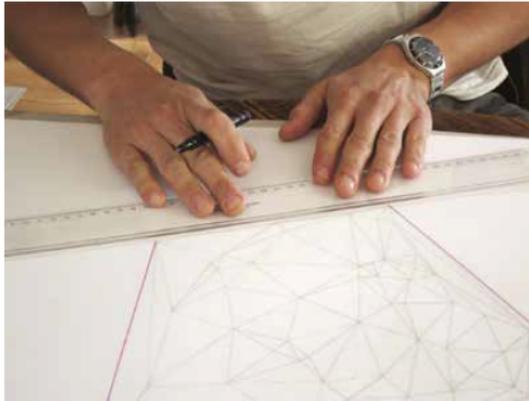
consistant à envoyer des lettres (plus de mille) à une multitude d'entreprises en explicitant les (bonnes) raisons de refuser les emplois qu'elles proposaient. Travail protocolaire qui consiste à répondre à des offres d'emploi par la négative, qu'il vient ensuite exposer sous la forme d'un triptyque. À la frontière des mondes de l'art et du travail, ce processus systématique et ritualisé de non-coopération et du refus d'être employé permettait de révéler, par l'absurde, certaines dérives de nos sociétés néo-libérales axées sur la performance et la rentabilité, impliquant la mise en concurrence des travailleurs. Comment ne pas penser ici au personnage du roman de Melville – *Bartleby* – qui *préférerait ne pas*² (le faire), et c'est déjà le sujet de la désobéissance qui affleure.

Quelque temps après, en mai et juin 2011, l'artiste infiltre un commissariat du 14^e arrondissement de Paris. Il propose à quatre policiers de la brigade anti-criminalité (BAC) de participer, en dehors de leur temps de travail, à des cours de dessin « particuliers » : leur proposant d'apprendre à tracer, manuellement, les fameux « diagrammes de Voronoï » désormais employés (par les logiciels de conception 3D) pour rendre visible la délinquance, recenser et cartographier des délits dans une zone géographique déterminée³. Ces nouvelles technologies de quantification de la criminalité (*crime mapping*) devaient permettre de visualiser les délits en temps réel et d'optimiser le déploiement des patrouilles d'intervention. Mises au service de la lutte contre le crime, ces big data remplacent peu à peu les anciennes cartes épinglées au mur et recouvertes de punaises. Elles font le jeu des fabricants de logiciels⁴ qui vantent les résultats

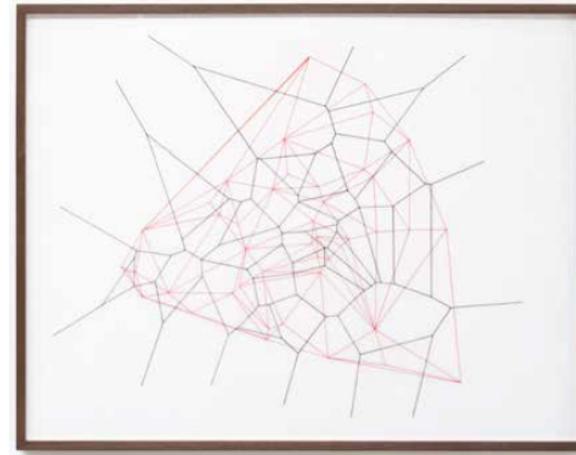
2. La formule exacte de la fable de Melville est « *I would prefer not to* » : Herman Melville, *Bartleby*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1994.

3. En mathématique, les diagrammes ou partitions de Voronoï sont des formes géométriques subdivisant l'espace, composées de polygones définis à partir d'un ensemble discret de points. Ils tiennent leur nom d'un mathématicien russe du début du XX^e siècle.

4. Tels que PredPol utilisé par la police de Los Angeles ou la suite Blue CRUSH d'IBM vendue au département de la police de Memphis.



16-17. © Julien Prévieux, *Atelier de dessin - B.A.C. du 14^e arrondissement de Paris*, 2011-2015
Dessins réalisés par les policiers Stéphane Dupont, Benjamin Ferran,
Gérald Fidalgo, Mickaël Malvaud et Blaise Thomas



18. © Julien Prévieux, *Atelier de dessin - B.A.C. du 14^e arrondissement de Paris*, 2011-2015

Crever l'œil algorithmique: la (dé)quantification des regards

Julien Prévieux contourne ainsi l'usage prescriptif des machines et des techniques, pour mieux souligner certains effets pervers ou absurdes de leur fonctionnement habituel. Cette attention aux mutations du travail induites par l'irruption du numérique sera prolongée à l'occasion de plusieurs autres réalisations prenant pour objet la mesure des mouvements ou les logiques de quantification du regard promues par exemple par l'oculométrie au travers de la

4. CHRISTOPHE BRUNO HACKER GOOGLE / CONTRE LA GOUVERNEMENTALITÉ ALGORITHMIQUE

Our mission is to organize all the information in the world (« Notre mission est d'organiser toute l'information dans le monde ») ; Don't be evil (« Ne sois pas mauvais, méchant¹ »).

Google est un champion de la démocratie culturelle, mais sans culture et sans démocratie. Car il n'est un maître ni en culture (l'information n'est pas la *paideia*) ni en politique (la démocratie des clics n'est pas une démocratie²).

Il s'agit de distinguer les opérations microbiennes qui prolifèrent à l'intérieur des structures technocratiques et en détournent le fonctionnement par une multitude de « tactiques » articulées sur les « détails » du quotidien³.

Docteur en physique théorique, converti à l'art dans le courant des années 2000, l'artiste français Christophe Bruno a pensé son œuvre comme un véritable cheval de Troie contre l'hégémonie de Google. Il s'est engagé en 2001 dans une entreprise systématique

1. Page d'accueil et d'information de Google Incorporated.
2. Barbara Cassin, *Google moi. La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel, 2007.
3. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. Arts de faire*, t. I, Paris, Gallimard, 1990, p. XL.

Traffic Estimator *			
Keyword	Clicks / Day	Average Cost-Per-Click	Cost / Day
anal	390.0	\$0.83	\$319.90
art	800.0	\$0.52	\$409.67
bin laden	250.0	\$0.10	\$24.37
britney spears	490.0	\$0.30	\$144.20
capitalism	30.0	\$0.10	\$2.74
communism	2.1	\$0.16	\$0.33
death	92.0	\$0.47	\$42.66
dream	390.0	\$0.17	\$63.07
free	5700.0	\$1.33	\$7,569.23
freedom	5.1	\$0.37	\$1.88
gay	2200.0	\$1.02	\$2,239.56
hemorroid	0.5	\$0.16	\$0.08
language	650.0	\$0.37	\$237.30
lesbian	740.0	\$0.80	\$584.62
love	730.0	\$1.74	\$1,264.72
mankind	8.0	\$0.59	\$4.70
money	350.0	\$0.81	\$281.46
net art	0.9	\$0.05	\$0.05
self	80.0	\$0.85	\$67.72
sex	7500.0	\$0.52	\$3,836.79
suicide	18.0	\$0.27	\$4.72
symptom	23.0	\$0.30	\$6.83
Overall	20449.6	\$0.84	\$17,106.49

23. Christophe Bruno, *Google Adwords Happening*, 2002

profilage qui préside à la stratégie du moteur de recherche. Google ne manquant pas d'envoyer des cookies dans les ordinateurs de ses internautes afin d'améliorer la qualité de ses services et de mieux analyser la base de leurs utilisateurs (*customers customisés*).

La méthode employée est la suivante : Google enregistre les préférences des utilisateurs dans ces cookies et analyse leur comportement pendant les recherches. Google s'engage à ne jamais communiquer le contenu de ces cookies à des sociétés tierces – sauf réquisition légale telle que mandat de perquisition, assignation à comparaître, décision judiciaire, etc.

Il en résulte inévitablement une forme de violation de la vie intime ou privée des internautes. Car si Google classe et indexe le langage, c'est également pour parvenir à la possibilité de connaître les habitudes mentales, la logique et le fonctionnement des choix opérés par les internautes. De cette façon, Google peut anticiper et prévoir les requêtes, afin de mieux captiver les internautes et les faire dévier de leurs recherches initiales. Comme le dit Christophe Bruno :

[...] ce qui est extraordinaire, c'est que Google me donne toute une interface d'administration qui me permet de suivre l'efficacité de mes performances « poétiques », parce que le but n'est pas de faire des exercices littéraires, mais de pousser le système dans ses retranchements. Je commence à lancer des campagnes de publicité poétique ciblée, parce que je me rends compte que je peux intercepter au vol la pensée des gens. Je suis devant mon ordinateur, j'achète un mot, et chaque personne qui pense ou qui tape sur Google, qui cherche quelque chose sur Google – ce sont des millions de personnes à chaque instant – voit apparaître un texte étrange et je peux ainsi l'intercepter dans sa recherche utilitaire¹⁴.

14. Christophe Bruno, conférence à l'Ensad, *op.cit.*

5. BENJAMIN GAULON DES-OBSOLESCENCE / UN ART DE LA BRICOLE

Au point de départ, j'ai été sensible à une espèce d'injustice dont notre civilisation s'est rendue coupable envers les réalités techniques. On parle d'objets esthétiques, on parle d'objets sacrés, mais n'y a-t-il pas des objets techniques? J'ai voulu employer la même expression parce qu'il m'a semblé que cette symétrie pourrait attirer l'attention sur une lacune. Si on laisse de côté cet aspect initial, qui est plutôt une motivation qu'une raison, je crois qu'on pourrait dire qu'«objet technique» doit s'entendre en deux sens: *est objet ce qui est relativement détachable, comme ce microphone, comme une pièce qu'on peut vraiment emporter avec soi, ce qui suppose qu'elle soit de dimensions manipulables et correspondant aux forces du corps humain. D'autre part, est objet aussi ce qui, dans l'histoire, peut être perdu, abandonné, retrouvé, en somme ce qui a une certaine autonomie, une destinée individuelle.* Quand l'industrie produit des objets, qu'elle les lance sur le marché, après elle se désintéresse d'eux et ils ont leur existence toute personnelle. En somme, ce sont comme des organismes, bien qu'ils ne soient pas vivants. Voilà pourquoi on peut parler d'objets¹.

1. Gilbert Simondon, «Entretien sur la technologie avec Yves Deforge (1965)», in *Sur la technique (1953-1983)*, Simondon Gilbert (dir.), Presses Universitaires de France, 2014, p. 397-403.

Le déchet de quelqu'un est le trésor de l'autre²

Au-delà de leurs fonctionnalités programmées, les propriétés d'un objet technique se révèlent particulièrement lorsque celui-ci vient à dysfonctionner. Comme pour un corps malade, c'est lorsqu'une machine ne marche pas qu'elle «fait problème», que l'on prend pleinement conscience de son existence et que l'on se met à développer à son endroit un regard critique et réflexif. Plutôt que de seulement considérer ces incidents techniques comme des anomalies délétères, qui viendraient perturber nos existences en paralysant nos machines, il est sans doute possible d'envisager qu'une machine défaillante n'est que très rarement une machine morte, ou atteinte d'une panne réhabilitable, impossible à réparer et dont il conviendrait de se débarrasser. Au contraire, bien souvent la machine survit encore à ses dysfonctionnements, elle manifeste alors d'autres «modes d'existences», d'une intensité qui peut être supérieure à celle qu'on lui connaît lorsqu'elle semble dans son état normal. La machine adopte d'autres comportements et génère d'autres effets, lorsqu'elle se met à défaillir. Elle exhibe sa matérialité, plutôt que sa fonctionnalité, fait surgir l'imprévisible et l'inattendu. Mais, à cet égard, la machine de l'ère numérique s'apparente désormais davantage à une «boîte noire», un outil performatif qui est aussi un système clos. Comme le montrent les travaux de Friedrich Kittler, les machines numériques fonctionnent aujourd'hui en «mode protégé», en ce qu'elles privent leurs utilisateurs de toute possibilité d'entrer dans les systèmes pour les déchiffrer et en faire des partenaires d'activité et de pensée. Fortement prescriptives, ces machines numériques, à l'instar de l'ordinateur, cessent peu à peu d'être des machines d'écriture, au sens où le hardware, le software et les interfaces sont toujours plus verrouillées. Dans ce contexte, tout incident technologique peut être vécu comme un traumatisme et révèle le leurre du pouvoir de maîtrise technique.

2. <http://www.recyclism.com>.



33. © Bill Vorn & Louis-Philippe Demers, *Inferno*, Montréal, 2015

6. BILL VORN MACHINES DÉVIANTES / ROBOTS PSYCHOTIQUES

La culture est déséquilibrée parce qu'elle reconnaît certains objets, comme l'objet esthétique, et leur accorde droit de cité dans le monde des significations, tandis qu'elle refoule d'autres objets, et en particulier les objets techniques, dans le monde sans structure de ce qui ne possède pas de signification, mais seulement un usage, une fonction utile. Devant ce refus défensif, prononcé par une culture partielle, les hommes qui connaissent les objets techniques et sentent leur signification cherchent à justifier leur jugement en donnant à l'objet technique le seul statut actuellement valorisé en dehors de celui de l'objet esthétique, celui de l'objet sacré. Alors naît un technicisme intempérant qui n'est qu'une idolâtrie de la machine¹.

Si les arts ont toujours entretenu des relations étroites avec les sciences et les techniques, on assiste au fil de l'histoire à une sorte de mouvement pendulaire fait d'alliances avec la technique et de rejets de cette dernière. Alors qu'au XIX^e siècle, les notions d'art et de métier paraissent quasiment antinomiques, avec le débat autour du beau et de l'utile, de l'art et de l'industrie, le XX^e siècle

1. Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques* [1958], Paris, Aubier, 2012, p. 9-10.



37. © Samuel Bianchini, *Discontrol Party #3*, 2018
Photo: Alexis Kamenda

7. SAMUEL BIANCHINI *DISCONTROL PARTY/ APOLOGIE DE LA PANNE*

J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. [...] Il y a donc deux classes: les êtres vivants (ou les substances) et les dispositifs. Entre les deux, comme tiers, les sujets. J'appelle sujet ce qui résulte de la relation, et pour ainsi dire, du corps à corps entre les vivants et les dispositifs¹.

En juin 2011, la Gaîté Lyrique de Paris, ancien opéra que la Ville de Paris dédie aujourd'hui aux cultures électroniques et numériques, accueille en ses murs une soirée singulière. Dès l'entrée, un groupe de « médiateurs », dont on apprendra plus tard qu'il s'agit d'étudiant.e.s de l'École nationale des arts décoratifs (ENSAD), invite après dépôt d'une pièce d'identité à revêtir une étrange ceinture de bretelles conçue dans la matière très légère qu'est le tulle. À l'intérieur de celle-ci sont pourtant intégrées des puces RFID qui désormais ne vous quitteront plus. Ainsi équipé, il est alors possible de pénétrer dans la plus grande salle de concert de l'établissement, dont les murs ont été littéralement convertis en écrans de projection. Au centre de l'espace figure une sorte de scène, occupée par plusieurs personnes et surtout par une armada d'ordinateurs, dont

1. Cf. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Rivages poche, 2014, p. 31-32.



44-45. © Disnovation.org, *Prédicative art bot*, V.4. Stereolux, Nantes, 2017

8. DISNOVATION.ORG RÉSISTANCE ET ÉMANCIPATION DES FLUX

Le but des guerres à venir est déjà établi : le contrôle sur le réseau et les flux d'information qui circulent à travers son architecture. Il me semble que la quête du pouvoir totalitaire mondial n'est pas derrière nous, mais qu'elle est une véritable promesse d'avenir. Si l'architecture du réseau aboutit à une construction mondiale, alors il doit y avoir une puissance mondiale pour la contrôler. La question politique centrale de notre temps est la nature de cette future puissance¹.

Depuis une dizaine d'années, le collectif au nom programmatique *disnovation.org*² propose de prendre le contrepied du capitalisme et des « propagandes de l'innovation ». Son mode opératoire consiste à décrypter et à rendre publiques les stratégies occultes des plateformes que l'on regroupe volontiers aujourd'hui sous l'acronyme GAFAM³. Attentif aux transformations radicales qu'elles produisent sur la société, le collectif propose de re-matérialiser les logiques et protocoles enfouis dans les entrailles des machines : algorithmes, réseaux de neurones, intelligence artificielle, etc.

1. Boris Groys, « Form », in Vinca Kruk, Daniel van der Velden (dir.), *Uncorporate identity*, Baden, Lars Müller, 2010, p. 262. Cité par Benjamin Bratton, *Le Stack*, Grenoble, UGA éditions, 2019.

2. Collectif formé par les artistes Maria Roszkowska & Nicolas Maigret.

3. L'acronyme GAFAM renvoie aux multinationales du numérique : Google, Apple, Facebook, Amazon.



48. © HeHe, *Nuage Vert*, Saint-Ouen, 2009

9. HEHE (HELEN EVANS & HEIKO HANSEN) AU-DELÀ DU DESIGN CRITIQUE ET SPÉCULATIF

Le Nuage Vert présente une forme simple et spectaculaire, un signe flottant gracieusement au-dessus de la ville: à l'extrémité du cycle création-destruction. Là où la collectivité brûle ce qui n'a pu être recyclé autrement, il y a encore du sens et de la beauté. Pendant l'événement, les émissions de vapeur deviennent à la fois une sculpture environnementale et un signe adressé à tous. Sublimier l'informe et l'abject à travers un beau panache porteur de message¹.

C'est d'abord à Helsinki, en 2008, que le projet *Nuage Vert* voit le jour lorsque le duo d'artistes HeHe met en lumière le nuage de vapeur de la centrale thermique Salmisaari par projection d'un laser vert qui en souligne les contours. Inscrite dans le programme du festival Pixelach (Mal au Pixel), cette performance et installation invite les habitants à scruter durant une semaine leur consommation respective en leur donnant la capacité d'agir sur le nuage en temps réel tout en réduisant leur consommation électrique. Tous les soirs du 22 au 29 février 2008, le nuage de vapeur s'élevant de la centrale électrique de Salmisaari² fut illuminé à l'aide d'un puissant laser de couleur verte. Une image laser était projetée sur

1. Cf. le site Web des artistes <http://hehe.org.free.fr>.

2. L'histoire de Ruoholahti est celle d'un ancien port industriel transformé en une zone résidentielle moderne, où la consommation d'énergie n'en finit pas de franchir de nouveaux records.

HeHe, *Champs d'ozone*, 2007 (fig. 51)



Champs d'ozone est une installation créée par HeHe pour le Centre Pompidou en hommage à Marcel Duchamp. Le dispositif exploite les données analytiques de la qualité de l'air à Paris, fournies en « quasi temps réel » par Airparif (Association pour la surveillance de la qualité de l'air en Île-de-France) et les transpose visuellement sur une des vitres de l'espace d'exposition, offrant aux spectateurs la vision d'un Paris plus ou moins pollué, exposé à un niveau de pollution réel, bien que devenu invisible depuis l'abandon des usines

et les mutations industrielles. Une des fenêtres du sixième étage du Centre Pompidou était ainsi « augmentée » d'un film translucide recevant les lumières colorées propres au code visuel de représentation de la pollution atmosphérique mesurée par l'association Airparif, connectée aux capteurs d'ozone localisés dans le quartier tout proche des Halles. Un nuage simulé, généré à partir de données numériques, est mis en suspension sur l'horizon de la ville. La concentration d'air pollué – le dioxyde d'azote (NO_2), l'ozone (O_3), des particules de poussières (PM_{10}) et du dioxyde de soufre (SO_2) – sont ainsi rendues perceptibles sur la surface de la projection par des couleurs allant du rouge vif au bleu céleste. Les possibles interprétations du code visuel inhérent au nuage sont à la discrétion du spectateur. Un nuage rouge serait-il plus toxique qu'un nuage orange ? Le niveau zéro nous indiquerait-il une absence totale de pollution ? <http://hehe.org.free.fr/hehe/champsdozone/index.html>.